Texte établi, présenté et annoté par Jacques Resal
et Pierre Allorant, *Un médecin dans le sillage de la
Grande Armée. Correspondance entre Jean Jacques
Ballard et son épouse demeurée en France (1805 – 1812)*

Paris, L'Harmattan, 2013

Bernard Gainot

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/ahrf/13480>

DOI : 10.4000/ahrf.13480

ISSN : 1952-403X

Éditeur :

Armand Colin, Société des études robespierristes

Édition imprimée

Date de publication : 15 février 2015

Pagination : 251-253

ISBN : 978-2-200-92958-9

ISSN : 0003-4436

Référence électronique

Bernard Gainot, « Texte établi, présenté et annoté par Jacques Resal et Pierre Allorant, *Un médecin dans le sillage de la Grande Armée. Correspondance entre Jean Jacques Ballard et son épouse demeurée en France (1805 – 1812)* », *Annales historiques de la Révolution française* [En ligne], 379 | janvier-mars 2015, mis en ligne le 15 février 2015, consulté le 01 juillet 2021. URL : <http://journals.openedition.org/ahrf/13480> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ahrf.13480>

Ce document a été généré automatiquement le 1 juillet 2021.

Tous droits réservés

Texte établi, présenté et annoté par Jacques Resal et Pierre Allorant, *Un médecin dans le sillage de la Grande Armée. Correspondance entre Jean Jacques Ballard et son épouse demeurée en France (1805 – 1812)*

Paris, L'Harmattan, 2013

Bernard Gainot

RÉFÉRENCE

Texte établi, présenté et annoté par Jacques Resal et Pierre Allorant, *Un médecin dans le sillage de la Grande Armée. Correspondance entre Jean Jacques Ballard et son épouse demeurée en France (1805 – 1812)*, Paris, L'Harmattan, 2013, 304 p., ISBN 9-782-343-003887, 34€.

- 1 Comme nombre de ses compatriotes, Jean-Jacques Ballard va découvrir l'Europe, de l'Allemagne à l'Espagne, de Madrid à Moscou. Jeune médecin, au caractère affirmé, doté d'une bonne culture classique, il a rejoint le service de santé militaire, à la fois pour faire vivre sa famille, et pour échapper à la routine provinciale. Voyageur contraint dans l'Europe bouleversée, il livre d'abord ses impressions : charmé par l'Allemagne, il traverse ses territoires comme un voyageur éclairé. Il en apprécie la cuisine, il est enthousiasmé par sa capitale (« Berlin est la plus belle ville que j'ai jamais vue. Il semble qu'on y ait réuni les beaux quartiers de Paris pour composer la nouvelle ville... », p. 144), il apprend la langue (« La langue allemande : je la perfectionne tous les jours, et je lui trouve chaque jour des beautés nouvelles. Je crois qu'elle rivalisera dans moins d'un siècle la française ; », p. 60), il participe à la sociabilité urbaine lorsqu'il se trouve en

garnison. Le séjour espagnol est en contraste total ; c'est un pays de féroces brigands (« J'ai mangé mon pain blanc en Allemagne, il est juste qu'ici la Fortune prenne sa revanche ! », p. 190), qui contraignent les Français à vivre en circuit fermé. La guerre est omniprésente, et l'angoisse perpétuelle ne laisse aucun temps libre propice à l'observation ; « cette guerre est une lutte insurrectionnelle terrible. Fanatismes de gouvernement et de religion réunis qui, poussés au degré de violence dont ces climats sont susceptibles, offrent une exaspération digne des peuplades les moins civilisées », p. 194). Alors qu'il déplorait les destructions dans la ville de Weimar, n'hésitant pas à comparer le comportement des soldats français à celui des Vandales, il n'existe chez lui aucune curiosité de nature esthétique pour les villes espagnoles, et aucun regret pour les destructions programmées : « Notre destruction des monastères s'opère d'une manière beaucoup plus tranquille qu'on n'avait lieu de l'espérer. Les Espagnols étaient las de ce joug et si, lorsque ces gens se seront retirés dans leur famille, ils ne sont pas plus à craindre, nous aurons porté un grand coup à la révolte » (p. 200). Mais il y a encore des degrés à franchir dans les souffrances, et les tableaux d'apocalypse jalonnent la campagne de Russie : « La guerre est une fort belle chose, mais c'est quand on en est de retour. Cette guerre-ci ne ressemblera à aucune autre. Aurait-on jamais pu penser que l'on nous réduirait à regretter l'Espagne et ses oignons ! » (p. 269). Mais le rythme de la correspondance faiblit, la partie russe est la partie la moins fournie et Ballard échappe providentiellement à une mort terrible en tombant aux mains des Russes lors du passage de la Berezina.

- 2 Entre les campagnes, il y a les retours périodiques à Autun près de son épouse Ursule et de ses jeunes enfants. Le quotidien de cette famille, lorsque le père est éloigné, est rendu avec un style extrêmement vivant par les lettres de sa compagne, qui font tout le prix de cette correspondance.
- 3 Ursule est une jeune femme vive, courageuse, empreinte de cette sensibilité, parfois enjouée, parfois blessée qui fait la grande valeur de ses lettres. Sensibilité qu'elle partage au demeurant avec toute une génération féminine qui découvre son individualité entre l'espérance et le renoncement.
- 4 La relation conjugale n'est pas sans nuages, les reproches affleurent bien souvent. La jalousie est constamment présente (« Je sais que tu es chez de très jolies femmes et que tu es gai et content », p. 99), puis elle fait place à l'amertume (« J'ai pu prendre mon parti sur ton indifférence, mais ton persiflage m'offenserait et il ne faut pas blesser un cœur qu'on ne peut guérir », p. 202) et à une forme de résignation : « le temps des illusions est passé, temps, s'il a existé pour moi, qui ne s'est composé que de courts instants » (p. 217). Jean-Jacques Ballard plonge également dans la mélancolie : « tu me proposes une vie réunie et séparée. » (p. 147).
- 5 La question de la religion les sépare également. Tandis que Jean-Jacques est plutôt agnostique et ne souhaite pas s'encombrer d'un « fatras théologique », Ursule le chapitre discrètement, mais fermement, l'invitant à maîtriser ses passions, et ne manquant pas de lui rappeler qu'« il n'y a que la religion qui puisse nous préserver et mettre un frein à nos passions. » (p. 224).
- 6 La famille de son mari paraît la tenir à l'écart, pour des raisons mal élucidées, aussi se débat-elle en permanence avec les problèmes financiers. Nombre d'épouses de militaires ont dû endosser des responsabilités de cet ordre. Elle veille à distance sur la situation financière de son mari : « Je voudrais aussi, mon ami, que tu t'arranges de manière à ne pas te trouver dans un aussi grand dénuement que tu t'es trouvé. Je suis

peinée lorsque je pense que tu es obligé d'avoir recours aux juifs, nation avec laquelle il ne faut pas avoir d'affaire d'aucune manière. » (p. 217).

- 7 Elle subit, avec une dignité tranquille, une forme de marginalisation sociale ; « Madame Changarnier – célèbre famille autunoise avec laquelle les Ballard sont apparentés – a tout à fait abandonné la bourgeoisie et elle ne reçoit plus que la noblesse. » (p. 100).
- 8 Elle possède, par ailleurs, une solide culture classique qu'elle partage avec son mari, d'après les nombreuses références qui émaillent leurs échanges. Elle s'intéresse à l'actualité ; « je vais m'abonner à un journal avec Monsieur Guillemardet... j'ai lu plus de trente feuilles du journal des débats durant quatre jours sans en sauter une ligne. » (p. 88). Jean-Jacques lui fait souvent part de ses réflexions, de plus en plus critiques, sur le cours des choses ; « l'avenir n'est pas d'une grande beauté... la France entière dans le malheur et les larmes, la conscription n'allant que par des moyens de violence extrême. » (p. 196).
- 9 Sur la pratique quotidienne de la médecine, en revanche, Ballard n'est pas très explicite. Il dirige pourtant des hôpitaux de campagne, en Espagne ou en Allemagne, au prix d'un labeur harassant qui ruine sa santé. Il est plus prolix sur ses nombreux démêlés avec le « monstre Desgenettes », rendant ce dernier responsable de blocages dans l'avancement de sa carrière. Les relations semblent meilleures avec d'autres médecins célèbres, comme Coste ou Percy. Il bénéficie en outre de la protection de certains réseaux, à la fois familiaux et régionaux, comme on le voit au camp de Boulogne, où il est recommandé par Guillemardet, qui fut maire d'Autun, et par ailleurs initiateur du service militaire de santé. Mais la mort de Guillemardet en 1807 le contraint à rechercher d'autres types d'insertion et de protection.
- 10 Cette correspondance familiale a un double intérêt, par rapport aux nombreux autres témoignages qui nous sont parvenus sur ces grandes pérégrinations militaires sous l'Empire ; d'une part, c'est un dialogue dans l'intimité (même si bien des lettres ont été perdues, laissant des questions sans réponses, ou répondant à des situations que nous ignorons) ; et d'autre part, le fait que ce soit un médecin militaire renforce cette originalité.